

—Ça vous économise un trésor, et ça pleure misère, tu vois que Rémy avait raison de te conseiller de te méfier... Rappelle-toi cette pensée d'un sage dont j'ai oublié le nom, mais qui avait joliment de la *perspective* dans l'intelligence : « Quand une femme a toujours la larme à l'œil, on peut être sûr qu'elle a le cœur sec ! Si ta femme a pleuré... c'est qu'elle voulait te tromper, te faire croire qu'elle ne mangeait qu'une fois la semaine... connu le système !... C'était tout bonnement pour t'empêcher de boire ! Et la preuve, la voilà... »

Puis s'interrompant :

—As-tu compté ce que contenait le mouchoir ?

Rémy ne perdait pas son temps. Il avait ramassé les pièces et les plaçait sur la commode.

Et tout en comptant, il disait à Bertrand :

—Si t'avais toujours été le maître chez toi, comme je te le conseillais, tu n'en serais pas où t'en es !

—Tu as raison, et d'abord je te confisque le magot ! approuva Bertrand en mettant la main sur les pièces d'argent.

—Approuvé, exclama Rémy, qui se tourna tout à coup vers la porte, endisant :

« Chut !... J'entends marcher !... C'est la mouche à miel... Vite ! fermons la ruche. »

Aussitôt Bertrand et lui se mirent à ramasser le linge et à le jeter pêle-mêle dans le tiroir qu'ils refermèrent.

—Ça y est, dit à voix basse l'ivrogne. Maintenant, pas de *flanchage*, Bertrand ; faut penser à soigner ta dignité...

« Prenons des positions naturelles ! ajouta-t-il en se retirant derrière la porte, de façon à ce qu'en s'ouvrant celle-ci pût le cacher. »

Il n'était que temps que Bertrand fit disparaître l'argent, Marie-ouvrait la porte et se précipitait vers son mari pour l'embrasser, en s'écriant :

—Oh ! bonne nouvelle que je t'apporte, mon homme ! tu peux bien m'embrasser pour tout ce que j'ai fait !...

« Tout est arrangé !... Tu vas retourner au chantier... on t'attend !... »

Elle avait jeté son châle sur la commode, et dans sa précipitation elle n'avait pas vu dans quel état se trouvait le meuble.

Comme Bertrand ne bougeait pas, bien qu'elle lui tendit la joue, elle s'informa :

—Mais pourquoi ne m'embrasses-tu pas, mon homme ?... Tu n'es donc pas content ? C'est que tu trouves sans doute que je suis restée trop longtemps dehors !... Je ne me suis pas amusée en route, je t'assure. Seulement je ne voulais pas revenir sans une bonne promesse... Et je l'ai obtenue... je te le répète, on t'attend au chantier...

—Alors ils attendront longtemps !... interrompit Bertrand en frappant du poing sur la commode.

—Qu'est-ce que tu veux dire ?

—Je veux dire qu'on m'attend aussi ailleurs et que c'est là que j'irai... et pas plus tard que tout de suite.

Marie-Jeanne regarda alors son mari et put juger du changement qui s'était opéré dans sa physionomie.

En quelques secondes, elle passa de nouveau par toutes les émotions, par toutes les angoisses tant de fois subies déjà et dont elle s'était crue à l'abri désormais.

Elle eut comme une vision de nouveaux malheurs qui allaient fondre sur elle et sur son enfant.

Et malgré l'impression ressentie à la vue de Bertrand, malgré le pressentiment qui lui était venu, la malheureuse femme voulait encore douter.

Elle hasarda :

—Ce que tu dis là, est impossible, mon ami, puisque j'ai promis à ton patron.

—Moi, j'ai donné ma parole à un autre, répliqua Bertrand, et je m'en vais.

Marie-Jeanne tressaillit. La vérité lui apparaissait ; elle avait trop l'habitude de lire dans la pensée de son mari pour ne pas voir qu'elle n'obtiendrait rien de lui.

Tout le terrain qu'elle avait si difficilement conquis, à force de patience, à force de courage et de persuasion, était de nouveau perdu !

L'émotion qu'elle avait si éloquemment communiquée à son mari, revenu à des sentiments d'honnêteté, s'était dissipée.

Elle avait laissé un homme décidé à rompre avec des liaisons dégradantes, animé des meilleures dispositions pour l'avenir, et lui promettant de se rendre digne du pardon qu'elle lui avait, non pas accordé, mais offert ; un père dans le cœur duquel elle avait réveillé l'amour paternel pour l'enfant oublié, abandonné par lui.

Et elle retrouvait un malheureux retombé brusquement dans toutes les erreurs, les entêtements, les violences d'autrefois !

—Ah ! ce n'est pas possible. ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle.

Elle s'était cramponnée des mains aux bras de l'époux s'échappant encore une fois ; elle cherchait à le retenir auprès d'elle, affolée ; et se sentant perdue, elle priait, suppliait, cherchant le regard qu'on lui refusait, dans l'espoir qu'elle arriverait peut-être à faire péné-

trer, dans l'âme de l'égaré, l'émotion douloureuse qui faisait tressaillir la sienne.

Mais le mauvais génie était là, pour ne rien perdre de l'odieuse victoire qu'il venait de remporter sur la jeune et infortunée femme, et pour reprendre possession complète du malheureux qui avait failli, dans un éclair de raison, se soustraire à sa pernicieuse influence.

C'est lui qui va se charger de répondre pour son camarade.

—Nous avons promis à Bourdichou, dit Rémy en quittant sa cachette derrière la porte : il a notre parole, l'honneur est engagé.

Au son de cette voix exécrée, Marie-Jeanne éprouva une violente commotion.

Elle se retourna comme une lionne blessée.

—Monsieur Rémy ! s'écria-elle avec une intonation indignée. Oh ! je comprends ! Je comprends ! répéta-t-elle en adressant à son mari un regard plein de tristesse ; toutes les promesses, toutes les belles résolutions se sont évanouies !

« Il ne pouvait en être autrement. monsieur Rémy est entré ici ! »

—Et il a bien fait de venir ! riposta Bertrand en appuyant sur l'épaule de son compagnon de débauche.

Puis, avec un regard dédaigneux pour la pauvre femme qu'il condamnait à entendre l'éloge du misérable qu'elle abhorrait :

—C'est un ami, un véritable ami qui ne me trompe pas, lui...

—Mais, que veux-tu dire par là ? interrogea Marie-Jeanne, que cette accusation détournée révoltait.

« De quoi me soupçonnes-tu donc, Bertrand ? »

Sans répondre à la question ce dernier continua l'éloge de son camarade, disant :

—Il ne fait ni cachotterie, ni mystère, lui !

« Il n'est pas menteur et traître, lui ! »

Marie-Jeanne recula d'un pas devant cet homme en qui elle sentait gronder sourdement la colère, et dont elle ne connaissait que trop les terribles emportements.

Et d'une voix tremblante :

—De quel air me dis-tu cela, Bertrand...

—Ah ! taisez-vous ! cria l'égaré en repoussant sa femme ; nom d'un tonnerre, taisez-vous !

Puis s'interrompant pour reprendre l'éloge de Rémy :

—Il n'est pas comme les femmes, lui !... Il ne flatte pas d'une main pour égratigner de l'autre !

A la fin, l'épouse, qui s'était contenue jusque-là, perdit patience.

—Mais, au nom du ciel, explique-toi ! exclama-t-elle en élevant la voix.

—Avec vous ; pourquoi donc faire ? répliqua dédaigneusement le mari.

Bertrand passa son bras sous celui du compagnon à qui il donnait définitivement gain de cause.

Puis l'entraînant vers la porte

—Allons-nous-en ! dit-il.

Alors Rémy voulut faire sentir plus profondément à la victime dont il triomphait, le coup qu'il lui avait porté et qui la blessait au cœur.

Il eut l'audace, la cruauté de narguer celle que son indigne mari plongeait de nouveau dans le désespoir.

Il se retourna pour le saluer ironiquement.

Et de sa voix éraillée et traînante, il lui adressa un « serviteur, madame Bertrand », qu'il accompagna d'un petit ricanement sarcastique.

Cependant Marie-Jeanne voulut tenter un dernier effort :

—Bertrand, implora-t-elle, je t'en supplie, ne t'en vas pas ; ne te laisse pas entraîner, mon ami.

Et avec une expression qui peignait la détresse de son âme.

—Ne me quitte pas ainsi... Bertrand, tu ne peux pas nous quitter, nous abandonner, ton fils et moi !

Elle se cramponnait désespérément au bras de son mari.

Dans son affolement, elle eut même le courage de s'humilier en présence de ce Rémy, qui s'égayait cyniquement de cette douleur exprimée d'une façon si poignante.

—Bertrand, continua-t-elle, en laissant tomber ses bras dans un mouvement de supplication, tu ne dois pas me condamner sans rien entendre...

« Si tu me crois coupable, dis-moi de quoi tu m'accuses, pour que je puisse au moins me justifier... »

Bertrand allait peut-être céder à cette dernière prière et dire enfin le motif de son ressentiment.

Mais Rémy avait compris son hésitation.

Il eut peur de voir la colère de son camarade tomber tout d'un coup.

Il se pencha vers Bertrand, et lui parlant tout bas :

—Demande-lui donc pardon tout de suite, à ta femme ; tu n'as plus que ça à faire, puisqu'elle a su t'enjôler encore une fois...

Bertrand se redressa sous le coup d'aiguillon perfidement dirigé.

—Tu as raison, Rémy, prononça-t-il avec force.

« ... Allons-nous-en ! »

Puis se tournant, avec un air de dédain, vers la pauvre femme :